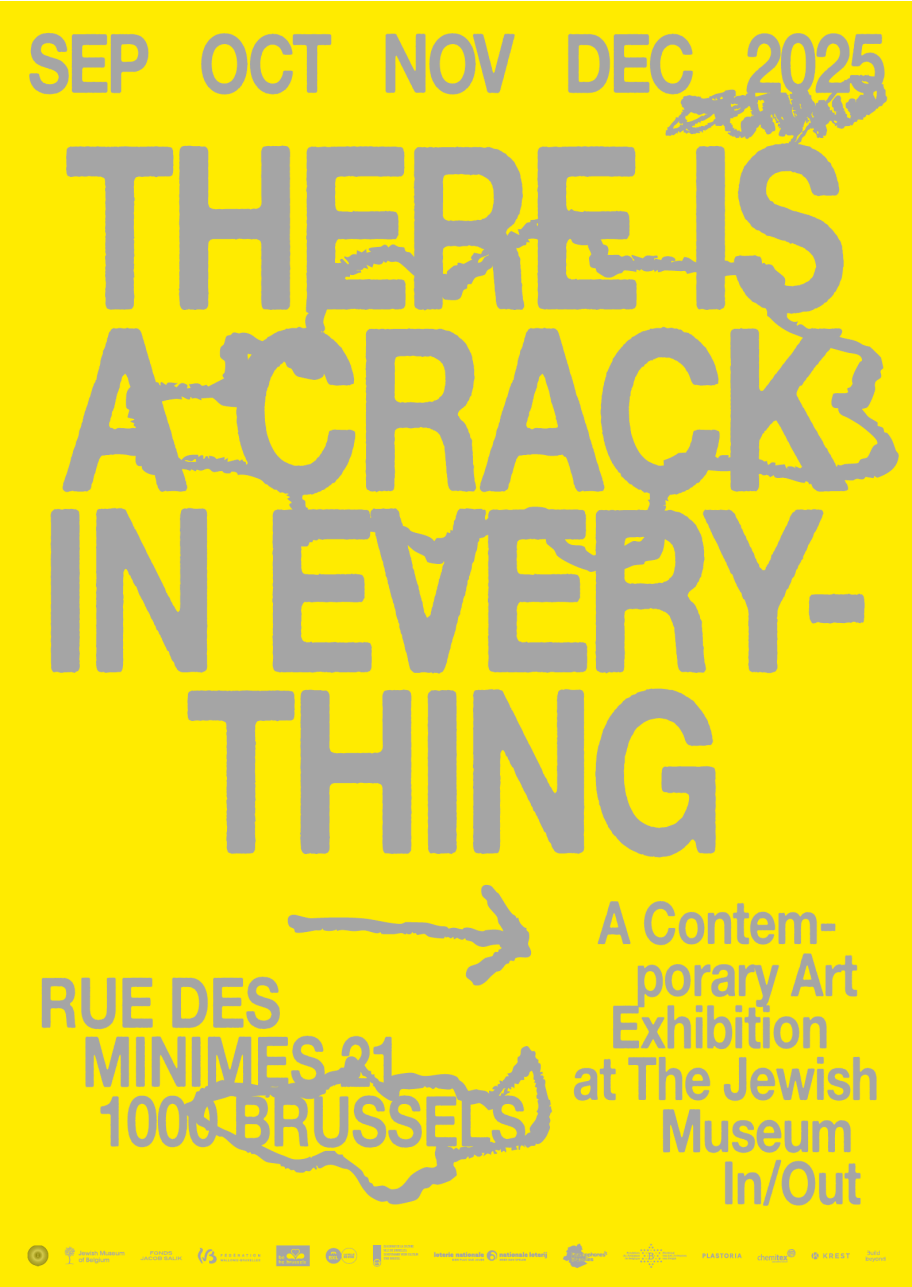
There is a Crack in Everything

05.09.2025 - 14.12.2025

Dossier de presse

Musée Juif de Belgique



Rue des Minimes 21 Miniemenstraat 1000 Brussels

Présentation de l’exposition

Adrien Vescovi
Ethan Assouline
mountaincutters
Prinz Gholam
Marianne Berenhaut
Raha Raissnia
Mire Lee
Kanitha Tith
Gustav Metzger

Musée Juif de Belgique

Infos pratiques

Contact

Retrouvez les textes de salle en scannant ce code.

Présentation de l'exposition

There Is a Crack in Everything – 5.09 — 14.12.25

« There Is a Crack in Everything » réunit plus de **vingt-cinq artistes internationaux** dont les pratiques associent émotion et forme à des questions d'appartenance, d'identité et de mémoire. Des violences visibles aux silences imposés, des atteintes à la vie à la vulnérabilité des milieux qui nous entourent, les artistes explorent la condition humaine dans ses tensions comme dans ses possibles, et transforment ces réalités en imaginaires de résistance, de déplacement et de réinvention.

Quelques mois avant sa démolition et sa rénovation complète, le Musée Juif de Belgique se trouve à un moment charnière. Ses salles vides deviennent des espaces d'attente et de transformation, où l'exposition se déploie comme une conversation entre artistes dont les œuvres questionnent, déplacent ou recomposent nos manières d'habiter le monde et de nous relier aux autres. Agissant comme un palimpseste, le bâtiment – tour à tour maison privée, école allemande, prison militaire, entrepôt d'instruments de musique, puis musée – se transforme en métaphore d'un monde en recomposition, où le présent ne peut totalement échapper au passé.

Dans la sobriété de leurs matériaux et de leurs dispositifs, les œuvres mettent en lumière la force des traces fragiles et la précision des gestes minutieux qui donnent sens et présence. Chaque salle devient un laboratoire sensible : l'absence se fait langage et l'indétermination devient matière à création. Les artistes ne proposent ni réponses toutes faites ni consolation immédiate, mais invitent à habiter les différences avec lucidité et attention. L'exposition affirme que la fragilité n'est pas un manque, mais une ressource, et qu'elle reflète la condition partagée de toutes les institutions culturelles aujourd'hui.

Le titre de l'exposition, emprunté à Leonard Cohen – *There's a crack in everything, that's how the light gets in* – rappelle que chaque fissure porte en elle destruction et lumière : elle suggère de nouvelles manières de se tenir au monde et d'entrer en relation avec ce qui nous entoure.

Présentation de l'exposition

Un projet du Jewish Museum In/Out, porté par sa directrice Barbara Cuglietta, en collaboration avec le commissaire invité Martin Germann.

Avec Aaron Amar Bhamra, Adrien Vescovi, Akane Saijo, Alma Feldhandler, Ari Benjamin Meyers, Christiane Blattmann, Edith Dekyndt, Ethan Assouline, Gustav Metzger, Jean Katambayi Mukendi, Jochen Lempert, John Giorno, Kanitha Tith, Marianne Berenhaut, Mariko Matsushita, Michael Van den Abeele, Mira Mann, Mire Lee, mountaincutters, Oototol, Pélagie Gbaguidi, Prinz Gholam, Raha Raissnia, Richard Moszkowicz, Stéphane Mandelbaum, Wei Libo, Yalda Afsah, Yuyan Wang.

Le Musée Juif de Belgique : Closed... but open

Depuis octobre 2024, la collection permanente a été démontée.
Et pourtant, nous restons ouverts – autrement. Notre exposition temporaire « There Is a Crack in Everything » reste visible dans notre bâtiment jusqu'au 14 décembre 2025.
Parallèlement, Jewish Museum In/Out emmène le musée hors de ses murs, apportant culture et récits dans la ville, au plus près de vous. La rénovation, initialement prévue plus tôt, est désormais programmée pour 2026.
D'ici là, nous partagerons avec vous ce parcours unique de transition et de renouveau. Car un musée n'est jamais seulement une affaire de murs, il vit à travers ses liens, ses histoires et, surtout, grâce à vous.

Adrien Vescovi

Suspendue à la façade du musée Musée Juif de Belgique, l'installation monumentale d'**Adrien Vescovi** est composée de tissus qu'il qualifie lui-même de « meurtris ». Teints à la main avec des pigments naturels, exposés pendant plusieurs mois au soleil, à la pluie, au vent ou partiellement immergés, ces textiles portent les traces de leur propre histoire : oxydations, déchirures, effacements. À Bruxelles, l'artiste entreprend un geste de soin - couture, reprise, réagencement - pour réparer ces fragments comme on prend soin d'un corps blessé. Cette œuvre devient un seuil entre l'espace public et le musée, entre le passé et les possibles, entre soin individuel et mémoire collective, invitant chacun à ralentir, observer, interroger. Il en résulte une œuvre fragile mais résistante, où l'éclat naît de ce qui fut abîmé, et où la réparation devient un acte poétique et politique.

Né en 1981 à Thonon-les-Bains, **Adrien Vescovi** vit et travaille à Marseille. Depuis plus de quinze ans, il développe une pratique écosensible fondée sur les temporalités lentes, les gestes artisanaux et l'attention aux ressources naturelles. Chaque œuvre naît d'un travail minutieux de teinture végétale, de récupération et de transformation, porté par une réflexion sur la mémoire des matériaux, la transmission des savoir-faire et la manière d'habiter poétiquement le monde. Chez lui, le textile devient une forme en perpétuelle recomposition – une métaphore du vivant, de ses fragilités, mais aussi de ses puissances.

La galerie Sorry We're Closed présente "D O M I", la première exposition personnelle de l'artiste français Adrien Vescovi, du 4 septembre au 18 octobre 2025.

Adrien Vescovi,
Sans titre (Minimes), 2025,
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

Ethan Assouline

Conçue pour *There Is a Crack in Everything*, l'installation d'**Ethan Assouline** explore la manière dont l'identité peut être habitée, réinventée et politisée à partir d'expériences fragmentaires. Constituée d'objets et de matériaux trouvés transformés en sculptures, elle devient, derrière son apparence décorative et utilitaire, support de poésie et de réflexion critique. L'installation agit comme un dispositif d'inscription, un espace qui recueille traces, écritures et empreintes, où se rejouent les manières de dire. Réalisée in situ, elle engage un dialogue avec les dessins de Stéphane Mandelbaum, croisant deux subjectivités qui cherchent à s'ancrer « dans et hors d'une histoire » pour affirmer une présence. En associant ses formes à celles de Mandelbaum, Assouline revendique la force des existences faites de fragments, de refus et d'auto-invention.

Ethan Assouline est né en 1994 à Paris, où il vit aujourd'hui. Sa pratique conjugue installation, sculpture, écriture et dessin. Cette installation s'inscrit dans un travail qui interroge sa judéité, « l'un des bouts » de son identité composite, en la confrontant à ses usages politiques et à ses représentations figées. Ce dialogue tente de mettre en lumière les zones d'ombre des récits dominants et les marges invisibles de l'identité, faisant de la mémoire autant que du présent un lieu d'appropriation, de remise en cause et de réinvention.

Ethan Assouline,
réalité, 2025,
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

mountaincutters

Conçue spécifiquement pour *There Is a Crack in Everything*, cette installation du duo **mountaincutters** investit un espace muséal en attente, suspendu dans l'incertitude de son devenir. Les artistes y travaillent au plus près de l'architecture et de la lumière, explorant le potentiel spéculatif du lieu. Fidèle à leur démarche, l'œuvre n'a pas vocation à durer : elle s'altère, se réajuste, parfois se défait, rappelant que rien n'échappe au temps. En perçant une fenêtre, amorçant un début de destruction en écho à celle qui attend bientôt le bâtiment, ils laissent la ville s'inviter au loin, fidèles à leur souhait d'« ouvrir le décor ». L'œuvre dialogue avec le réel plutôt que de le contenir : des trous sont rebouchés tout en conservant la mémoire des gestes antérieurs par des clous en cuivre, tandis que des images sont fixées au mur grâce au kakishubu, fluide végétal ancestral utilisé pour préserver tissus et objets. Chaque intervention dépose des traces fragmentaires, fragiles mais tenaces.

Formé à Marseille et installé à Bruxelles depuis 2014, **mountaincutters** compose des installations mouvantes à partir de structures métalliques, de céramique, de verre, de textile et de matériaux quotidiens. Leurs œuvres, à la fois précises et accidentelles, oscillent entre équilibre et effondrement, toujours ouvertes au mouvement et à la transformation. Leur démarche interroge ici la possibilité de préserver ce qui, par nature, échappe. Elle rappelle que la vulnérabilité et l'incertitude ne sont pas des manques à combler, mais les conditions mêmes d'un récit qui persiste.

moutaincutters,
Gestures as Documents, 2025,
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

Prinz Gholam

Pour cette exposition, le duo d'artistes **Prinz Gholam** présente deux œuvres récentes qui offrent une entrée à la fois subtile et profonde dans leur univers. Roman Faces (Ostia) se compose de petites pierres collectées à travers le monde, assemblées en visages stylisés, certains expressifs, d'autres seulement suggérés. Ces formes minimales évoquent des présences absentes, des identités floues, des masques imaginaires ; chacune d'elles peut devenir une surface de projection, laissant affleurer mémoire, empathie et liens silencieux. Quant à *Hotel Siete Mares and The Ritz Men Only*, un grand dessin aux crayons de couleur réalisé pendant la pandémie, il prolonge cette recherche : des figures masculines y apparaissent, leurs visages remplacés par des masques dessinés à la main. L'œuvre aborde la perte, la théâtralité et le corps comme lieu de vulnérabilité et de résistance. Les masques y effacent l'individualité, tout en renvoyant à des rituels collectifs, à une critique sociale et aux frontières poreuses entre fiction et réalité.

Wolfgang Prinz (né en 1969 à Leutkirch, Allemagne) et **Michel Gholam** (né en 1963 à Beyrouth, Liban) développent ensemble depuis plus de vingt ans une pratique hybride mêlant performance, dessin, photographie et vidéo. Leur travail dialogue avec l'iconographie classique et les récits politiques, tout en explorant la tension entre récits personnels et collectifs ainsi que la manière dont la mémoire est transmise à travers le geste, la posture et la répétition. Dans le cadre de *There Is a Crack in Everything*, ils proposeront également une performance, conçue comme un acte de transmission incarnée et de poétique relationnelle.

Une performance aura lieu lors du vernissage le 4 septembre à 20h, suivie d'une seconde représentation prévue courant octobre.

Prinz Gholam,
Hotel Siete Mares and The Ritz Men Only, 2022;
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

Marianne Berenhaut

En sauvant 150 fragments de miroirs promis au rebut lors de la fermeture d'une miroiterie bruxelloise, **Marianne Berenhaut** compose *À chacun sa taille*, une œuvre où l'image ne console pas, mais questionne. Posés au sol, ces miroirs de tailles diverses rompent l'unité et la continuité familières : les corps s'y fragmentent, se dispersent, échappent au cadre. En détournant un objet traditionnellement associé à la domesticité et à la féminité, l'artiste en fait un instrument critique : non plus une surface neutre et transparente, mais un lieu de trouble et d'émancipation. Quiconque s'y reflète est confronté à une apparence morcelée et insaisissable — invité à interroger les représentations dominantes, dans un dispositif qui met à nu l'illusion de neutralité des apparences.

La récupération d'objets ordinaires est au cœur de la démarche de **Marianne Berenhaut** (°Bruxelles, 1934). En collectant ces miroirs voués à la destruction, elle signe un geste de résistance et de mémoire. Marquée par une enfance vécue dans la clandestinité pendant la Shoah, par la perte de proches et les blessures du corps, l'artiste mobilise une mémoire diffuse, inscrite dans la matière elle-même. Brisés, ces éclats témoignent de la persistance du souvenir, de notre capacité à porter en silence la trace de ce qui fut. *À chacun sa taille* devient un lieu de survivance, où corps et récits se recomposent à partir des fragments. Par une poétique de l'assemblage, Berenhaut fait émerger une subjectivité vulnérable et résistante, toujours en tension entre disparition et transmission.

Marianne Berenhaut,
À chacun sa taille, 1971–1973,
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

Raha Raissnia

Solaria est une installation immersive composée de diapositives 35 mm mêlant images numériques et analogiques retravaillées. Dans l'obscurité, des projecteurs diffusent des images superposées qui se fondent et s'effacent dans une boucle continue, révélant combien lumière et ombre sont indissociables. **Raha Raissnia** fait de cette obscurité le fil conducteur d'une œuvre qui explore le temps et la perception. Les boîtes noires, conçues pour chaque espace d'exposition, enveloppent les spectateurs dans une illusion tridimensionnelle. Les images fragmentées y confrontent passé, présent et futur, dans un flou qui évoque des ossements, des radiographies ou des reflets. Inspirée par des imaginaires dystopiques, l'artiste utilise la projection pour plonger les visiteurs dans un flux visuel qui se déploie comme un rêve éveillé. Les diapositives révèlent une réalité transformée, à la fois concrète et abstraite.

Née en 1968 à Téhéran, **Raha Raissnia** vit et travaille entre New York et Athènes. Diplômée de l'Art Institute of Chicago et du Pratt Institute de New York, elle transpose à l'image en mouvement l'approche ouverte et expérimentale du cinéaste Jonas Mekas, explorant des strates culturelles anciennes, souvent dissimulées ou réécrites, telles que les héritages grec et perse. En combinant peinture, photographie, film et installation, elle interroge les matérialités fondamentales de l'image et le pouvoir de la lumière. Puisant dans des éléments du quotidien – reflets, surfaces urbaines, textures – elle fait se rencontrer, de manière récurrente, abstraction et figuration. Influencée par le cinéma expérimental et expressionniste, elle conçoit l'image non comme une reproduction du réel, mais comme un moyen de traduire des sensations.

Raha Raissnia,
Solaria, 2022,
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

Mire Lee

Les deux sculptures de la série *Open Wound* prolongent l'installation monumentale que **Mire Lee** a réalisée pour le Turbine Hall de la Tate Modern, où elle présentait ce qu'elle appelle des « peaux », à savoir des membranes textiles suspendues à des chaînes métalliques. Ces formats plus intimistes conservent la beauté grotesque de l'installation, mobilisant des matériaux industriels pour façonner des formes organiques et charnelles où se brouillent les limites entre humain et machine, mou et dur, intérieur et extérieur. Les sculptures évoquent à la fois des fonctions corporelles et des processus mécaniques, suggérant des plaies qui ne se referment jamais. À la fois séduisantes et répulsives, elles invitent à une méditation sur la vulnérabilité, la décomposition et la fragile membrane qui sépare la vie de la mort.

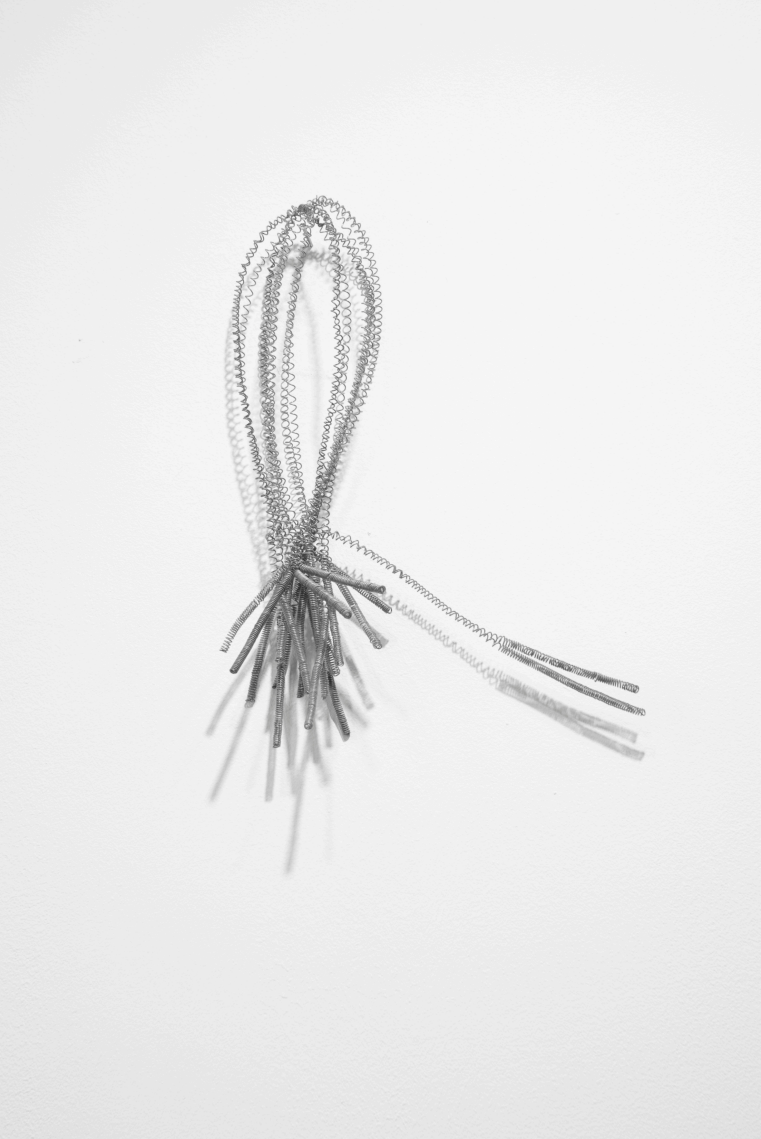
Née à Séoul en 1988 et aujourd'hui installée à Berlin, **Mire Lee** développe une pratique centrée sur des sculptures et installations cinétiques représentant des entités mécaniques carnivores. Ses œuvres explorent la vulnérabilité du corps, la défaillance mécanique et l'étrange beauté du dysfonctionnement. Oscillant entre attraction et répulsion, elles trouvent du beau dans l'étrange, tout en questionnant les échecs de l'industrialisation et les limites de la communication.

Mire Lee,
Debris Baby, 2025,
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

Kanitha Tith

Les sculptures de **Kanitha Tith** sont faites de fil d'acier, patiemment tordu et tressé à la main. Sans plan préétabli, l'artiste avance par ajustements intuitifs, laissant ses formes osciller entre abstraction et figuration, métaphore et réalité. À ces sculptures s'ajoutent des aquarelles et des dessins acryliques sur papier, pour lesquels la peinture est appliquée directement à l'aide de ses sculptures. Comme l'écrit Tith : « J'utilise le fil comme un pinceau, pour gratter doucement la surface lisse du papier. J'ai ressenti que, quoi qu'on tente pour être léger et délicat, cet acte a toujours des conséquences. » Ses œuvres fonctionnent comme de poétiques documents d'un Cambodge en mutation rapide, traversé par des bouleversements sociaux et économiques, et par leurs effets sur la vie privée et collective. Elles échappent cependant à toute interprétation univoque : nées d'un processus répétitif, ardu et méditatif, elles se déploient en formes corporelles fluides. Les fils relâchés, aux extrémités effilochées, suggèrent des passages entre humain et non-humain, matériel et immatériel, et la possibilité de transformations.

Née en 1987, **Kanitha Tith** s'attache à des processus laborieux, méditatifs et lents comme voie vers la liberté. Travaillant la sculpture, l'installation, la performance, la vidéo et le dessin, elle puise autant dans ses expériences personnelles que dans la mémoire collective du génocide cambodgien, traduisant des questions complexes en abstractions organiques délicates. Elle est également active dans le cinéma indépendant cambodgien en tant qu'actrice, réalisatrice et directrice artistique au sein d'Anti-Archive. Diplômée en design d'intérieur de l'Université Royale des Beaux-Arts de Phnom Penh, elle s'est tournée vers l'art après avoir découvert la liberté que pouvait offrir l'usage d'objets du quotidien comme matériau artistique.



Kanita Tith,
Sans titre, 2021–2025,
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

Gustav Metzger

Au tournant des années 1940 et 1950, **Gustav Metzger** met en lumière, dans ses premiers travaux, ce que l'humain inflige à la nature. Dans la série Tables, un objet du quotidien, destiné à répondre aux besoins les plus élémentaires, prend l'allure spectrale d'un champignon atomique. Conçue durant la Guerre froide, cette forme familière, progressivement démantelée et désintégrée par le geste du peintre, déploie un imaginaire de menace, de vulnérabilité et de finitude. En écho, la série *Pregnant Women and Embryos* manifeste une attention soutenue à la vie et à sa fragilité, réaffirmant combien, chez Metzger, la création est inséparable d'une éthique de vigilance, de responsabilité et de résistance.

Rescapé du nazisme et marqué par la perte de sa famille dans la Shoah, **Gustav Metzger** (Nuremberg, 1926 – Londres, 2017) fait de l'art un instrument critique face aux systèmes de pouvoir. Après avoir été réfugié, il choisit de vivre en tant qu'apatride. À l'intersection de l'activisme et de l'expérimentation formelle, sa pratique interroge la violence, la consommation et l'urgence écologique. Avec *To Crawl Into*, réalisé en 1996, il confronte les spectateurs à une image historique traumatique : une photographie montrant des Juifs humiliés, contraints de récurer les trottoirs de Vienne après l'annexion nazie de 1938. Recouverte d'un drap, l'image n'est accessible qu'en rampant, rejouant physiquement le geste d'assujettissement imposé aux victimes. Cette immersion contrariée, exigeant un effort sans jamais offrir une vision totale, devient une métaphore de l'acte de mémoire.

Gustav Metzger,
To Crawl Into – Anschluss, Vienne, mars 1938. Historic Photographs, 1996–2025 ;
Sans titre (Table), v. 1956,
vue d'exposition, *There is a Crack in Everything*,
Musée Juif de Belgique, 2025
© Isabelle Arthuis

Infos pratiques

Adresse
Rue des Minimes 21
1000 Bruxelles, Belgique

+32 2 512 19 63

Accessibilité
Tram : 92 ,8
Bus : 27, 48, 95

Métro : Louise
Train : Bruxelles-Centrale.

Heures d'ouvertures
Du jeudi au dimanche : 10:00 – 18:00
Lundi, mardi et mercredi : fermé

Site-web
mjb-jmb.org

Contact presse

Caroline Roure
communication@mjb-jmb.org
+32 2 500 88 30